

Tumultes sur un été
parisien

Danièle CHAUVIN

18/01/2018

Quatre mois plus tôt

Le printemps était en avance cette année. Vanessa en appréciait ce soir toute la douceur. Elle rentrait chez elle à pieds après le vernissage d'Alexandre Bernier, photographe d'art, qui exposait ce mois-ci à la galerie Baldot, autour du thème du monde industriel.

Avant de partir, elle avait voulu saluer l'artiste, et aussi Frédérique, son amie de toujours. Tous deux avaient déjà disparu. Elle ne s'en était pas formalisée. Alexandre avait dit devoir prendre la route dès la fin de la soirée pour se rendre dans sa famille. Quant à Frédérique, elle l'avait aperçue au début de l'évènement, en grande conversation avec un groupe de journalistes. Elle lui avait juste fait un signe de la main. Elle ne l'avait plus revue ensuite. L'exposition avait été un succès. Toutes les photos étaient vendues.

Il était très tard. Il faisait bon, la rue était animée. Les réverbères éclairaient doucement la nuit paisible. Vanessa humait l'air avec gourmandise. Un subtil parfum de printemps flottait, léger et guilleret. Elle se sentait d'humeur badine. Arrivée dans le vestibule de son immeuble, elle choisit de gravir l'escalier, désirant ainsi garder la sensation de liberté que la cabine étroite de l'ascenseur aurait étouffée.

Encore charmée par cette soirée pleine de couleurs et de senteurs, elle atteignait presque son étage quand elle stoppa net son élan. Sa porte était entrouverte. Elle s'arrêta devant et écouta avec attention. Elle n'entendit aucun bruit à l'intérieur de l'appartement. Elle poussa la porte avec précaution et avança prudemment.

Quelle horrible surprise l'attendait ! On aurait dit qu'une tornade était passée. Interdite, elle resta immobile pendant quelques minutes. C'était un cauchemar. Elle allait se réveiller. Non, elle se trouvait bien chez elle et plus rien n'avait de sens. Elle parcourut les pièces une à une et constata partout le chaos. Les placards, de la cuisine à sa chambre, en passant par le salon, avaient été vidés de leur contenu qui avait été émietté et répandu partout. Son lit était sens dessus dessous, les draps jetés en boule sur le sol. Ses vêtements éparpillés se tordaient dans des postures incongrues, tels les victimes d'une catastrophe.

Le silence de la nuit contrastait violemment avec les marques de la fureur qui s'était déchaînée ici. Vanessa se laissa tomber sur un coussin perdu sur le parquet du salon et parcourut des yeux le décor apocalyptique qui l'entourait. C'est alors qu'elle remarqua le clou où elle avait suspendu la photo achetée à Alexandre quelques mois auparavant. Elle se releva et se mit à chercher cette photo. Où avait-elle pu se glisser ? Dans quel état était-elle ? Vanessa fouina partout, souleva tout ce qui traînait, poussa les meubles encore debout. La photo avait disparu !

Anéantie, elle appela la police.

1.

Le ruban adhésif crissa quand Vanessa le tira fermement pour le détacher de l'emballage. La jeune femme ouvrit les rabats, se pencha au-dessus du carton et en extirpa deux couettes, l'une d'été, l'autre d'hiver, les trois parures de lit et les oreillers qui constituaient le linge de sa chambre à coucher. Elle rangea la couette d'hiver et deux parures dans le placard du couloir puis entreprit de faire son lit. Elle pourra y dormir ce soir. C'était un progrès important. Depuis que les déménageurs avaient remonté ses meubles et déposé ici toutes ses affaires, elle se contentait de son sac de couchage déroulé sur le canapé. Après le déballage des vêtements et du matériel de cuisine, réellement incontournables, elle n'avait en effet pu résister à l'appel de ses livres. Elle les avait méticuleusement alignés en les ordonnant dans la bibliothèque, décidant que le reste, beaucoup moins indispensable à son confort, pouvait attendre un peu.

Elle tapota l'oreiller, le plaça sous la couette et se redressa. Elle était satisfaite de son travail. Détendue, elle s'autorisa une pause.

Sa nouvelle vie commençait à prendre tournure. Son regard glissa par la fenêtre, à la rencontre du mouvement de la rue dans ce quartier choisi pour son éloignement du théâtre de ses tourments.

C'était le moment où la journée se retirait à pas feutrés. Les bruits changeaient. La circulation ralentissait progressivement. Le brouhaha s'atténuait pour ne plus faire entendre qu'un murmure. Quelques portières se refermaient sur des voitures devenues inutiles. Les oiseaux prenaient le relai pour saluer la fin du jour. Ils s'agitaient et pépiaient avec effervescence comme s'ils avaient attendu avec impatience leur tour de se faire entendre. Mais cela ne dura pas longtemps et leur remue-ménage cessa bientôt. C'était un des moments préférés de Vanessa, depuis qu'elle était petite fille, car c'était l'heure d'apaisement, après le labeur de la journée, l'heure à laquelle ses parents fermaient l'atelier et le magasin, l'heure où ils revenaient à la maison. C'était quand tout ce qui pouvait être fait était accompli, et que demain serait un autre jour. La fenêtre grande ouverte laissait entrer, avec la fraîcheur du soir, le calme revenu. Le martèlement régulier d'un pas rythmait la conversation d'un couple qui passait en devisant tranquillement. Vanessa aimait ce moment éphémère, presque fugace, suspendu entre jour et nuit...

Elle s'étira. D'un geste machinal, elle desserra la pince qui retenait ses cheveux. Ceux-ci, libérés, auréolèrent son visage d'une multitude de boucles blondes qui se répandirent jusqu'au niveau de ses épaules, lui ôtant ainsi plusieurs bonnes années des trente inscrites sur son état civil. Mais la jeune femme les rattrapa très vite pour les emprisonner de nouveau et elle reprit sa besogne.

Au fur et à mesure qu'un carton était vide, et après en avoir fait sortir Vulcain, son chaton, elle le pliait pour dégager de la place. Le dernier carton concernant la chambre ne dérogea pas à la règle. Le petit chat noir s'amusa follement dans tout ce désordre. Il poursuivait férocement chaque morceau de ficelle, chaque débris de polystyrène. Il se cachait derrière un pied de chaise, guettant sa proie. Immobile, il ramassait son corps souple pour se détendre soudain d'un bond et retomber sur sa cible. Commençaient alors un jeu de passe-passe entre ses pattes, la queue dressée en point d'interrogation, les oreilles pointées en avant. Puis, une ombre inquiétante apparaissait. Vulcain s'arrêtait net, sur la défensive. Il s'approchait prudemment. Après une observation méthodique, constatant qu'il n'y avait pas de danger, il la contournait et, remarquant une nouvelle cachette, il sautait dans le carton que sa maîtresse venait de vider. La

compagnie de son chat rendait à Vanessa la corvée du déballage et de son installation dans son nouveau logement moins fastidieuse.

On sonna. Elle n'attendait personne.

Lorsqu'elle ouvrit la porte, elle découvrit Benoît, le petit garçon du troisième qui la regardait, mi-craintif, mi-joyeux.

« Maman demande si vous voulez manger les crêpes avec nous.

— Bonjour, jeune homme.

— Heu...Bonjour, madame. » Il se dandinait d'une jambe sur l'autre, désorienté. Il était si concentré sur le message qu'il avait mission de transmettre qu'il en avait oublié les règles de base de la politesse. Vanessa s'empressa de le rassurer : « C'est très gentil de la part de ta maman. Mais que me vaut cette invitation ?

— Elle en a fait beaucoup, des crêpes, avec mes sœurs Amandine et Chloé, et elle dit que c'est l'occasion de faire connaissance avec vous. »

Vanessa jeta un regard sur son Capharnaüm. Quand aurait-elle terminé ? Mais elle ne réfléchit pas longtemps. Elle considérait que les objets savaient toujours nous attendre car le temps les épargnait, tandis que des occasions de partager de bons moments avec ses semblables ne se représentaient pas toujours. « Bon, tu me laisses cinq minutes ? Je me lave les mains et je te suis. Mais entre donc et ferme la porte ; tu ne vas pas rester sur le palier ! »

Il se tenait bien droit. Ses mains trituraient la boucle de sa ceinture. Vanessa le laissa seul quelques instants. Quand elle revint, il n'avait pas bougé. Elle lui tendit la main. Il la saisit vivement, confiant. Ils sortirent de l'appartement. Il précédait Vanessa dans l'escalier. Attentif à sa propre progression car ses petites jambes ne lui permettaient pas encore de gravir les marches avec aisance, il se retournait pourtant vers elle, un sourire engageant aux lèvres, semblant s'assurer qu'elle était réellement contente de le suivre.

La porte de l'appartement du troisième était entr'ouverte et laissait échapper un mélange de parfums de fleur d'oranger, de chocolat chaud, de pâte dorée à point et d'accueil chaleureux.

Une voix claire jaillit de la cuisine : « Entrez ! Venez jusqu'ici, au cœur de l'évènement ! Il ne manque plus que vous. » Le petit guide, très fier et sans lâcher

la main de Vanessa, l'introduisit dans le Saint des Saints. « Elle a accepté ton invitation, maman. » Deux têtes à chignon fauve et bouclé se retournèrent ensemble et deux paires d'yeux pervenche dévisagèrent franchement Vanessa. « Bonjour, madame », la saluèrent-elles à l'unisson. Leur maman posa la crêpe qu'elle venait de cuire sur une pile déjà importante et lui tendit la main : « Je m'appelle Delphine. Soyez la bienvenue. » Vanessa fut saisie par l'aura que dégageait son hôtesse. Son regard pétillant invitait ses interlocuteurs à entrer dans son cercle magique. Elle paraissait recevoir la vie comme un cadeau et vous offrir le plaisir de le partager avec elle.

« Bonjour à vous et merci de votre gentillesse. Moi, je me nomme Vanessa, comme vos enfants ont dû vous le dire.

— En effet, ils ont vu arriver votre déménagement l'autre jour et ils m'ont dit qu'ils vous avaient trouvée "super sympa" —ce sont leurs mots— quand ils vous ont croisée dans l'escalier et que vous leur avez demandé leurs prénoms. En réalité ce sont eux qui ont insisté pour partager les crêpes avec vous. Comment vous y êtes-vous prise pour les apprivoiser ? »

Delphine s'empara du plat contenant les crêpes et entraîna son invitée dans la salle à manger. Les enfants, comme des abeilles butineuses, les suivirent en tournant autour d'elles, au risque de provoquer une petite catastrophe. Delphine les gronda gentiment et les bambins se hissèrent chacun sur une chaise. Leurs yeux dévoraient déjà les jus de fruits, le beurre, les confitures, la pâte à tartiner et le miel qui les attendaient sur la table.

« Si vous préférez, j'ai du cidre très frais.

— C'est formidable ! J'adore ça ! »

Décidément, Vanessa découvrait un petit coin de paradis.

Delphine alla chercher la bouteille de cidre dans le réfrigérateur. Ses enfants, mi souriants, mi interrogateurs, regardaient Vanessa avec insistance. Ce fut Benoît qui se décida : « Qu'est-ce que vous faites, toute la journée ?

— Que veux-tu dire ?

— Vous restez toujours chez vous ?

— Oui, pourquoi ?

— Alors vous ne travaillez pas ?

— Mais si, je travaille.

— Mais, on ne vous voit jamais sortir le matin comme papa. Il est où votre travail ?

— Je travaille chez moi.

— Comme maman. Vous vous occupez de votre maison ? »

Delphine entra, la bouteille de cidre embuée, prometteuse, sur un plateau, accompagnée d'une terrine de rillettes et d'un pot de cancoillotte. Elle souriait.

— Allons, les enfants, laissez Vanessa tranquille avec vos questions. Vous êtes très indiscrets.

Vanessa n'était pas d'accord : « Ils sont charmants et leurs questions n'ont rien d'indiscret. La curiosité est une qualité. Il faut toujours essayer de comprendre ce qui se passe autour de soi. D'ailleurs, je vais leur répondre. Je m'occupe de ma maison, en effet, mais je consacre le plus clair de mon temps à écrire. »

L'interrogation s'accrut dans les regards, et les jumelles se joignirent à leur frère : « Vous écrivez des lettres ?

— Non, je rédige des romans.

— Vous inventez des histoires ?

— C'est cela. »

Delphine sembla surprise : « Je fréquente assidument les librairies. Je suis étonnée de n'avoir jamais remarqué vos ouvrages.

— Et pour cause : j'écris pour les autres ou plutôt à la place des autres. Je suis nègre. »

Les yeux s'écarquillèrent. Chloé s'exclama : « Mais vous n'êtes pas noire ! »

Amandine s'offusqua : « Nègre, c'est un méchant mot pour parler des gens qui ont la peau très foncée. C'est la maîtresse qui nous l'a dit !

— Tu as raison dans le cas général. Mais là, il s'agit d'un métier. C'est le métier de celui qui rédige un livre pour le compte d'une autre personne à partir du synopsis ou du scénario, si tu préfères, choisi par celle-ci. C'est mon métier. D'ailleurs, on dit aujourd'hui "prête-plume" »

Un silence s'installa et le chemin que suivait cette découverte dans l'esprit des enfants était presque tangible. Delphine intervint, curieuse elle aussi : « Cela

doit être difficile d'écrire "à la place de", donc "à la manière de", car je présume que chaque livre doit avoir un style différent.

— Il se trouve que je suis assez caméléon de nature, ce qui me permet de rédiger pour chaque personne dans "sa langue", si je puis dire. Il me suffit d'avoir avec mes clients une bonne conversation pour imaginer, selon leur manière de s'exprimer, quel langage ils utiliseraient s'ils étaient les écrivains de leurs livres.

— Et quel accueil reçoivent ces ouvrages ?

— C'est divers. Certains sont attendus avec impatience par les lecteurs, voire les critiques, d'autres ont moins de succès. Ma position me donne le rôle de la petite souris qui voit tout et qui sait tout.

— Cela n'est-il pas injuste de voir les honneurs attribués à quelqu'un qui ne les mérite pourtant pas ?

— Je ne le ressens pas ainsi. D'abord, je n'affectionne pas particulièrement la vie publique engendrée par le succès. Et puis, lorsque la parution est une réussite, on peut se sentir lésé, mais quand la critique assassine, on est à l'abri. Mais plus sérieusement, il est vrai que j'écris "à la place de", mais le plus souvent, une vraie collaboration s'établit et les échanges deviennent dès lors fructueux et enrichissants pour les deux parties.

— Il ne vous est jamais venu l'idée ou l'envie, ou le besoin de créer pour vous-même ?

— Bien sûr que si, mais cela est une autre histoire. »

On sonna et la porte s'ouvrit. Un homme d'une trentaine d'années, costume de ville façon fin de journée, veste ouverte, cravate desserrée sur un col déboutonné, entra.

« Je vous présente Damien, mon époux. »

Vanessa serra une main ferme et vigoureuse. Il embrassa sa femme et ses enfants et s'excusa : « Je vais me mettre à l'aise, si vous permettez », et se dirigea vers le fond de l'appartement en enlevant sa veste.

Scène ordinaire d'une famille heureuse. Vanessa ferma les yeux. Soirées factices, sourires figés, enthousiasmes artificiels, tout cela semblait loin. Elle respira.

Quand Damien revint vêtu d'un jogging confortable, sa femme proposa d'entamer le repas. Un joyeux babillage accompagna très vite le garnissage des crêpes qui furent aussitôt englouties par les petits gourmands.

Vanessa se détendit tout à fait. Elle s'apercevait que quelques instants passés dans une ambiance aussi conviviale avaient suffi à éloigner d'elle les souvenirs stressants de cet hiver.

Les enfants couchés, elle insista pour aider Delphine à ranger. Les choses se firent tout naturellement, comme si les deux femmes se connaissaient depuis longtemps. Vanessa s'en étonna. Sa défiance acquise depuis quelques mois s'adoucissait malgré elle. Il est des relations qui se nouent instinctivement, comme s'il en avait toujours été ainsi, comme si des liens familiaux avaient existé dans une autre vie.

« Le temps est passé très vite et votre accueil m'a vraiment touchée. Lorsque je serai complètement installée, vous viendrez goûter mon tiramisu. Je suis la reine du tiramisu, paraît-il. Vous me donnerez votre avis sur la question. »

Ce soir-là, Vanessa s'endormit très vite. Son sommeil ne fut pas dérangé par les rêves de crainte et de violence qu'elle connaissait depuis ce soir où ses illusions avaient été dévastées en même temps que son appartement. Le matin la trouva reposée, calme. Elle appela son amie Frédérique. Comme d'habitude, elle tomba sur le répondeur.

« Allô ! C'est Vanessa. Je vais bientôt pouvoir me remettre au travail. Dès que j'ai terminé mon déballage, je te fais signe. Nous conviendrons d'un rendez-vous pour partager une théière pleine de Darjeeling. J'ai des choses à te raconter, tu verras. »

2.

Frédérique rentra tard.

Tard n'a pas le même sens pour tout le monde.

Pour certains, cela signifie que la journée a été fatigante et que des aventures toutes plus désagréables les unes que les autres ont pris un malin plaisir à reculer l'heure du retour à la maison.

Pour d'autres, tard signifie que la nuit est tombée. Ceux-là ont une perception fluctuante de la longueur des jours. Pour accomplir leurs tâches quotidiennes, ils règlent la dépense de leur énergie à l'aune de leur humeur saisonnière : dense l'hiver, comme pour compenser la froidure par une agitation calorifère, alanguie l'été pour profiter du soleil et du vol des hirondelles.

Pour Frédérique, tard, c'était *toujours tard*. Elle devait encore lire son courrier, le classer, y répondre, rappeler Tel ou Tel, écouter son répondeur.

Aujourd'hui, il était vraiment tard. Elle n'avait pas pu se libérer facilement. Mais Tarieux, l'éditeur qui allait publier Dumaître, avait insisté pour l'inviter à dîner. On ne refuse pas un entretien avec Tarieux, quel qu'en soit le cadre et les circonstances. Dès qu'elle était entrée dans ce restaurant, elle n'avait eu qu'une hâte : que ce repas s'achevât au plus vite. Quel décor immonde, mi taverne mi saloon. Quant à la cuisine, n'en parlons pas. Américaine, évidemment, grasse et sucrée.

Tarieux lui avait encore parlé d'Albert Dumaître. Ses romans d'aventures se vendaient bien. Pourrait-on imaginer une production plus régulière ? Un roman par semestre. Était-ce envisageable ? Elle avait répondu qu'elle y réfléchirait. Il faudrait voir si Sylvain Pautre se sentait capable d'accélérer le rythme d'écriture puisqu'il était son nègre attiré. En ce qui concernait Dumaître lui-même, elle en faisait son affaire. Elle était certaine qu'il n'y verrait que des avantages. De plus, les histoires de cet auteur étaient très prisées par les producteurs de cinéma, en particulier Fontange, et Frédérique voyait là une opportunité pour augmenter substantiellement ses revenus cette année. Elle contacterait Fontange dès que Sylvain et Dumaître auraient signé. Il fallait battre le fer pendant qu'il était chaud.

Enfin, cette soirée était derrière elle !

Le répondeur clignotait. Il n'y avait qu'un message : « Frédérique ? C'est Vanessa. Je vais bientôt pouvoir me remettre au travail... »

Frédérique écouta à peine la fin du message. Ce n'était pas trop tôt. Justement, il y avait ce Montrichand, homme politique, remercié dernièrement, par le Premier Ministre, qui lui avait demandé une autobiographie crédible et revancharde.

Mais au fait, que disait Vanessa ? Frédérique réécouta jusqu'au bout cette fois. C'était bien de Vanessa ! Dès qu'elle aurait terminé son déballage ! Frédérique avait besoin d'elle tout de suite, voyons ! Elle lui confierait l'autobiographie. Elle regarda sa montre. Elle l'appellerait demain à la première heure.

3.

Après déjeuner, café. Moment-plaisir. Sentir le breuvage parfumer son palais rendait l'esprit de Vanessa particulièrement clairvoyant. L'arôme de l'Arabica se déployait sur ses papilles, évasant la spirale de ses effluves odorants jusqu'aux méandres de son cerveau. Là, un phénomène magique s'opérait : chaque particule pensante se mettait en mode "on" et faisait circuler les idées, les réflexions, les images, tout ce qu'elle avait rencontré depuis le dernier café. Puis cela s'ordonnait, se classait, pour se rendre accessible dès qu'elle en aurait besoin.

La jeune femme réfléchissait sereinement en appréciant son plaisir, tout en contemplant l'avancement de ses rangements. Elle était fière d'elle, même s'il restait encore du travail. Vulcain, sensible au bien-être de sa maîtresse, ronronnait et caressait ses jambes, passant et repassant, jusqu'à ce qu'elle l'autorisât à grimper sur ses genoux.

Le téléphone sonna. Le numéro de Frédérique s'afficha. Si tôt ? Elle lui avait pourtant bien dit qu'elle lui ferait signe dès qu'elle serait en mesure de travailler. Elle laissa la sonnerie retentir jusqu'au déclenchement du répondeur.

« Allô ! Vanessa, c'est Frédérique. J'avais décidé de t'appeler ce matin, mais j'ai eu un empêchement. Bref. Je suis bien contente que tu te remettes à écrire bientôt. Dis-moi, quand pouvons-nous nous voir ? C'est assez urgent. Ne tarde pas. Je t'embrasse. »

Frédérique telle qu'en elle-même. Toujours overbookée, toujours pressée. Pas le temps de prendre de vraies nouvelles. Depuis qu'elle avait quitté

l'appartement de son amie, Vanessa ne l'avait pas appelée car elle était encore fragilisée par les événements des mois passés. Elle aurait apprécié de recevoir de temps à autre une marque d'attention de sa part, même si elle la connaissait peu expansive. Vanessa se raisonna. Elle ne devait pas être si exigeante. Après tout, Frédérique l'avait hébergée trois mois, après le cambriolage. Mais pourquoi cette insistance aujourd'hui pour se rencontrer si tôt ?

Elle se remit énergiquement au déballage de ses cartons. Elle voulait avoir terminé ce soir afin de reprendre contact avec Gérard Crossois pour la rédaction de son prochain best-seller. Voilà déjà un mois, il avait parfaitement compris sa situation et avait bien voulu lui faire confiance quand elle lui avait promis que son tapuscrit serait prêt à être présenté à son éditeur en septembre, comme d'habitude. Il se chargeait lui-même de la publication de ses livres. Il n'était pas pressé. Il discutait ensuite tranquillement avec l'éditeur de la mise en page, de la couverture, de la présentation la plus judicieuse pour la quatrième de couverture, des corrections qu'il soumettait ensuite à Vanessa. Puis venait l'impression, et surtout la promotion du livre pour qu'il soit proposé en librairie au début de l'été. Gérard Crossois ne se montrait jamais en public en tant qu'écrivain, il ne voulait pas mélanger les genres homme d'affaires et écrivain. La promotion était donc une partie délicate qu'il fallait organiser minutieusement.

Comme il connaissait tout le who's who du monde de l'édition, on avait bien voulu prendre le risque de publier son œuvre dès la première fois et l'on s'en était félicité car le succès avait été au rendez-vous et le demeurait. En effet, il savait flairer les bonnes idées, les entendre et les mettre en œuvre : il pratiquait cela à travers ses diverses sociétés et jouissait de revenus confortables et d'une solide réputation de gestionnaire averti. Il était entré en littérature grâce à ses fréquentations d'intellectuels, de politiciens et d'artistes qui brassaient sans cesse le verbe. Des bavardages plus ou moins essentiels de tout ce beau monde, il avait su extraire des axes de réflexion sentimentalo-politico-exotiques propres à servir de base à de bons romans bien charpentés, pleins de rebondissements et aux dénouements inattendus. Le seul problème en était la rédaction. Gérard Crossois savait réfléchir, gérer, compter, anticiper, mais il ne savait pas écrire. Même s'il avait su, par le passé, rédiger ses lettres de motivation pour ses premiers jobs, il

n'avait même plus à se soucier de son courrier courant, ayant à son service une armée de secrétaires spécialisées dans chacun des domaines que touchaient ses entreprises. Mais il avait de l'argent. L'argent résout bien des problèmes. Il s'était donc mis à la recherche d'un écrivain.

Il avait été le premier client important de Vanessa. Elle travaillait pour lui depuis quatre ans déjà, quatre ans et trois succès de librairie. Elle devait cette fructueuse collaboration à Julien.

4.

Julien connaissait tout le monde. Julien... Vanessa ne put s'empêcher de sourire. Avec lui, elle avait vécu des expériences extraordinaires. Julien était *extraordinaire*. Elle avait mis longtemps pour admettre la réalité de son côté obscur. Aujourd'hui, il ne lui restait que les bons souvenirs. C'était un trait de caractère de la jeune femme : sa mémoire très sélective, qui ne gardait que le meilleur. En conséquence, elle n'était pas rancunière. Cela lui avait causé parfois de sérieuses déceptions. Cela autorisa cette relation à durer plus longtemps que de raison. Elle lui devait pourtant sa collaboration avec Gérard Crossois. C'était un argument suffisant pour cautionner son indulgence.

Julien faisait partie de ceux qui côtoyaient le monde de Frédérique. De ceux qui fréquentaient les lieux branchés, qui avaient serré la main de telle ou telle célébrité, qui jouaient au tennis, au squash et au golf.

Un après-midi de juin où elle prenait un rafraîchissement à la terrasse d'un café avec son amie, elle avait remarqué un homme d'une trentaine d'années, cheveux bruns en bataille, pantalon et veste de lin sur chemise claire ouverte, passer à plusieurs reprises le long du trottoir, à la limite des tables du café où toutes deux se trouvaient. Il semblait chercher quelque chose, ou quelqu'un, ou alors c'était l'indécision qui le menait de droite et de gauche sans parvenir à prendre un parti. Soudain, il s'approcha des deux jeunes femmes d'un pas décidé. Le changement brusque de son attitude intrigua Vanessa. Apparemment sûr de

lui, il tendit une main vigoureuse en direction de Frédérique qu'il salua d'un : « Hello, ma belle, quelle surprise ! » Frédérique, un petit sourire narquois au coin des lèvres, fit les présentations, après quoi, sans autre forme de politesse, il s'assit à leur table. Vanessa jugea ses manières fort cavalières et sa première impression ne fut pas du tout favorable.

Le jeune homme semblait tout excité : « Fabrice m'a donné deux places pour Roland Garros. Il les avait achetées pour y emmener sa fille. Mais voilà que mademoiselle est obligée de couvrir le déplacement de notre ministre de l'économie chargé de fourguer quelques-uns de nos missiles à ses hôtes. Elle est journaliste...précisa-t-il à l'adresse de Vanessa, en haussant simultanément les épaules et les sourcils. »

Vanessa fit un effort de civilité : « Votre ami est aimable de penser à vous.

— Fabrice est mon frère, et aussi mon ami. Et vous avez raison, il est aimable, mais je ne sais pas avec qui me rendre à ce tournoi. Il y a un match important du Top Quatorze ce jour-là et mes copains y sont invités.

— Vanessa t'accompagnera certainement, si tu lui demandes gentiment, avait lancé Frédérique.

— C'est une excellente idée ! » s'était-il exclamé.

Vanessa se sentit soudainement agressée. Elle n'aimait pas du tout qu'on lui imposât brutalement quoi que ce fût.

« Je ne sais pas si...

— Tu verras, tu t'amuseras beaucoup, l'avait interrompue Frédérique. Tu y rencontreras beaucoup de gens intéressants. De plus, Julien est d'une compagnie exquise.

— Toi, tu as quelque chose à me demander ou à te reprocher, » ironisa le jeune homme.

Frédérique éclata de rire.

« Que pourrais-je te demander que tu puisses me donner ? Et, en ce qui concerne la deuxième option, non, je n'ai rien à me reprocher. Trêve de plaisanterie. Emmène Vanessa, vous passerez ainsi un bon après-midi.

— Eh bien, puisque tu le dis, je ne peux qu'être convaincu. Voudriez-vous me faire ce plaisir, mademoiselle ? »

Son sourire était désarmant. Vanessa fléchit.

« Pourquoi pas.

— Bon, alors, rendez-vous ici dimanche pour le café. OK ?

— C'est entendu, s'entendit-elle répondre. »

L'après-midi à Roland Garros s'avéra effectivement très agréable. Julien présenta Vanessa à plusieurs personnes, les unes célèbres, les autres moins connues, mais semblait-il assez influentes dans certains milieux. Vanessa serra des mains, sourit et surtout, elle prit beaucoup de plaisir à suivre le jeu des deux têtes de série qui s'opposaient sur le court central. Bien sûr, la pluie ne dérogea pas à son habitude, et, comme chaque année, le match fut interrompu un moment. Ce fut l'occasion de siroter un breuvage au bar en attendant la reprise. Julien déploya tout son répertoire de parfait gentleman. Vanessa tomba sous le charme.

Lorsque la partie se termina assez tard le soir, Julien insista pour l'inviter au restaurant « afin de, dit-il, clôturer dignement cet évènement ». La jeune femme, légèrement grisée par l'atmosphère joyeuse et insouciance de la journée, accepta de bon cœur.

Ce fut le début d'un tourbillon qui dura plusieurs semaines. Julien semblait être reçu partout avec plaisir. Il est vrai que sa joie de vivre et son aisance quel que fût le milieu où il se trouvait, rendait sa fréquentation très agréable. Vanessa appréciait son humeur constante et son érudition qu'il distillait au fil des conversations, avec une légèreté naturelle, sans ostentation, si bien que son avis était souvent sollicité sur des sujets aussi variés que dissemblables.

Les jeunes gens se virent presque chaque jour, jusqu'au moment où ils décidèrent de vivre ensemble. C'est alors que les choses changèrent. Julien s'absentait dès le matin et rentrait le soir, parfois tard. Son travail, disait-il, l'accaparait, il n'avait pu se soustraire à une dernière réunion. Parfois il revenait joyeux comme un enfant qui reçoit le cadeau de ses rêves. Alors, on sortait au restaurant, puis au spectacle, ou inversement. Parfois, tous les soucis de la Terre semblaient s'être abattus sur ses épaules. Il ne parlait pas, gardait l'air sombre. Vanessa ne cherchait pas à connaître la cause de ses tourments depuis qu'il lui

avait affirmé que cela relevait du secret professionnel. Elle essayait de le distraire avec une remarque amusante, un verre de vin, un repas original. Rien n'y faisait. Heureusement, ces moments-là étaient plutôt rares.

Puis, il commença à s'absenter le soir, passant ses journées à traîner dans l'appartement. Aux questions de Vanessa, il rétorquait que, étant obligé de travailler en dehors des horaires normaux, on lui accordait son repos en journée. Il devint morose, irascible, toujours insatisfait. Rien n'obtenait grâce à ses yeux. Vanessa chercha à comprendre, mais ses interrogations le mettaient en colère. L'atmosphère s'alourdissait entre eux. La jeune femme avait du mal à travailler dans ce climat tendu. Elle commença à regretter sa liberté.

Un jour, Julien annonça qu'on l'envoyait à l'étranger pour un travail très spécial. Vanessa voulut en savoir davantage, mais il ne pouvait rien dire. Il revint à la maison trois semaines plus tard, les bras chargés de cadeaux.

« J'ai eu de la chance, il a fait un temps merveilleux et j'ai pu mener les choses rondement.

— Il t'a fallu tout de même presque un mois, s'étonna Vanessa.

— C'est vrai, mais tout s'est passé comme je le souhaitais. »

Puis ce fut un nouveau rythme de vie. Julien devait partir assez souvent. Il rentrait à l'improviste, chargé d'un énorme bouquet. Mais le plus souvent, il lui offrait des cadeaux surprenants : un masque africain, un sari de soie chamarrée, une couverture de laine berbère, un chapeau mexicain. Ces présents revenaient avec lui des pays où on l'avait envoyé en mission.

« Quelle mission ?

— Chut ! Je n'ai pas le droit d'en parler. Ce soir, je t'emmène à l'opéra.

— Mais je n'ai aucune tenue adaptée !

— Bon, alors nous irons au restaurant. Demain nous choisirons une robe pour aller à l'opéra. »

Il posait son sac dans la chambre, sans même prendre la peine de ranger ses effets dans les placards. Il restait deux semaines, parfois trois. Jamais plus. Il disparaissait.

« Où pourrai-je te joindre ?

— Je n'en sais encore rien. Je t'appellerai. »